

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 8 NOVEMBRE 1884.

No. 46

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT : Un an, \$2 ; 6 mois, \$1 ; Le numéro, 5c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU : 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

LES DEUX TOMBES.

SOUVENIRS DE CORONER.

A. M. Chs. Lesage M. P.

Lorsque vers le passé, tout à sa rêverie,
L'homme laisse flotter sa pensée attendrie,
Il est des souvenirs qui reviennent toujours,
Couvrir d'un voile noir le soleil des beaux jours,
Où tinter comme un glas, qui rappelle sans cesse,
A l'oreille du cœur ses heures de tristesse.
La mort n'a pourtant rien qui comporte l'effroi :
On la voit, tous les jours, donner son baiser froid,
A l'enfant au berceau, comme au vieillard plein d'âge,
Et, dans nos rangs creuser son douloureux sillage.
Mais, souvent elle prend des moyens si cruels,
Dans l'exécution des arrêts éternels,
Qu'elle laisse en notre âme une douleur profonde,
Qui la trouble, à jamais, comme un torrent qui gronde.
Un drame poétique et lugubre à la fois,
Auquel je fus mêlé, jadis dans un grand bois,
Fit alors, sur mon cœur, une impression telle,
Que le temps me l'apporte, aujourd'hui, sur son aile,
Aussi navrant qu'au jour de la calamité ;
Le voici, cher ami, dans sa réalité :

C'était au temps heureux, où remplis d'espérances,
Les enfants de nos champs, imbus de leurs croyances,
Et trop fiers pour servir l'étranger de là-bas,
Affrontaient la forêt, cœur et cognée au bras.
On ouvrait aux colons, vers l'an mil-huit-cent-trente,
Le haut de l'Etchemin. Le père José Plante
Fut l'un des courageux défricheurs de ces bois.
La misère, sur lui, pesant de tout son poids
Il dut, après vingt ans, pour acquitter ses dettes,
Vendre sa terre. Avec le reste des recettes,
Il en acquit une autre, au loin, dans la forêt
Et recommença là, son travail, sans regret.

C'est dans ce bois profond, plein de verdure et d'ombre,
Que va se dérouler ce drame triste et sombre.

Un jour, à Saint-Léon, enfouis dans un puits,
On avait trouvés morts et le père et le fils.
Coroner de l'endroit, pour lever le mystère,
Il me fallut me rendre en ce lieu solitaire.
C'était au mois de mai. Les eaux de l'Etchemin,
Débordaient de leur lit qui longeait le chemin :
Et déroulant leurs plis, comme une nappe immense,
S'en allaient dans les champs féconder la semence.

Les chemins de la plaine étant interceptés,
Le trajet se faisait sur des canots, montés
Par de solides gars, maîtres en bûtelage.

Au lever du soleil, je quittais le village,
Avec un bon canot et trois vaillants rameurs.
Tout le long de la route, on jasa des rumeurs
Qui circulaient partout, touchant la mort des Plante ;
Les courants étaient forts, notre marche fut lente ;
Et, ce ne fut qu'après deux heures d'aviron,
Que j'aperçus, là-bas, la cabane en bois rond.

C'est là que nous allons ? me dit, l'un de mes hommes,
En pointant la demeure. En vingt coups nous y sommes ?

Vous qui n'avez jamais connu la pauvreté,
Ni senti du malheur la froide nudité,
Franchissez avec moi, le seuil de la chaumière !
Vos cœurs vous parleront. Une pâle lumière
Filtrait, comme à regret, à travers les carreaux ;
L'étope sur les pans retombaient en lambeaux.
Sur un papier jauni pendait une croix noire ;
Quelques plats, une huche, une table, une armoire ;
Des bancs de bois, deux lits, des plâtres ébréchés
Formaient l'ameublement. Et, dans un coin, couchés,
Je vis deux hommes morts, recouverts d'un suaire :
L'un avait les cheveux tout blancs : c'était le père ;
Et l'autre, à peine vingt-printemps : c'était le fils :
Sur leur cœurs reposait un petit crucifix.
Sur un banc, près des morts, sanglotait une femme
Sur ses traits, on lisait les chagrins de son âme :
C'était la pauvre mère, et l'épouse à la fois,
Qui restait, seule au monde, au milieu de ces bois.
Comprenant sa douleur et sa perte cruelle,
Le cœur gros et serré, je m'assis près d'elle,
Pour rendre un peu de calme à son esprit troublé.
Et quelques temps après d'un accent désolé,
Je reçus, lentement des lèvres de la vieille,
Le récit que voici :

« C'était le soir, la veille,
Monsieur le coroner, de l'accident fatal ;
Mon fils me dit : demain je prépare un régal.
De notre salaison il reste une rondelle :
Je vous la fais fumer, jaune comme canelle,
Pour vous remettre, un brin, l'appétit qui s'en va !
Tant mieux ! que je dis : mais, où vas-tu fumer ça ?
— Dans le vieux puits, dit-il : l'endroit est magnifique.
— Ah ! oui ; que je reprends : C'est un lieu sans réplique !
Mon Dieu ! sans le savoir, j'allais l'encourager,
Ce pauvre Théodore, à courir au danger.
Nous nous sentions heureux, monsieur, je vous assure,
Depuis bientôt un an, la vie était moins dure.
Nous avions un bon fils, de cœur et de talents,
C'était le seul espoir de nos vieux cheveux blancs.
Le père et moi l'aidions à cultiver la terre,
En attendant, que Dieu, dans ce lieu solitaire,
Nous envoyât la mort pour nous fermer les yeux.

(La fin au prochain numéro).

Sainte-Hénédiine, Nov. 1884,

ALFRED MORISSET.

CHRONIQUE.

On a longtemps reproché aux jeunes gens, des deux sexes, de ne pas lire assez. On lit plus de nos jours. Mais il y a une science qui est peut-être plus à craindre que l'ignorance. Il y a je crois, une tendance à apprendre ce qu'on devrait ignorer.

On aime le frivole. La lecture qu'on recherche ressemble aux toilettes qu'on porte, tant l'extérieur trahit l'intérieur. On ne lit pas pour s'instruire, mais pour s'amuser. Le roman à la vogue. Au lieu de réagir contre cette perversité du goût, on semble la favoriser. On ne se donne pas même la peine de choisir les romans qu'on offre au public comme une nourriture malsaine destinée à fausser l'esprit et à corrompre le cœur.

En représentant un idéal chimérique aux jeunes imaginations, on les désenchante de la vie réelle. Ce déluge d'œuvres romanesques qui préconisent tous les vices, sapent les fondements de la société. Autrefois, les romans, en plaçant leur idéal dans la vertu, mais dans une sphère supérieure à la l'homme, offraient l'inconvénient de faire considérer comme trop faciles la vie héroïque et la vie innocente. Aujourd'hui, il faut en convenir, le danger réel n'est plus là, l'idéal du roman contemporain est dans le vice élevé à la hauteur d'une doctrine, et paré de tous les attraits que peut lui prêter une imagination complaisante.

Dernièrement il me tombait entre les mains un petit volume dont le titre et la couverture, coquette et azurée, semblaient promettre, même à la jeune fille, une lecture morale et attrayante. Je l'ai ouvert et dès les premières pages, j'ai vu la couleur qui s'y cachait ; comme sous un bouquet de pervenches, on la voit lever la tête et allonger son dard en sifflant.

Je puis donner un exemple du danger de ces lecteurs romanesques, de cette littérature du délire et du rêve pour laquelle tant de jeunes esprits se montrent si passionnés. L'an dernier les journaux de Montréal rapportaient le suicide d'une jeune fille dont le père était un homme très à l'aise. Cette jeune fille était belle et recherchée.

Livrée à elle-même, elle lisait des romans et des drames, et cette vie accidentée, fiévreuse, délirante, impossible, dont les images fantastiques miroitant devant les regards de son imagination fascinée, lui faisaient trouver prosaïque insupportable, horrible, une vie que bien des jeunes filles, privées des mêmes avantages, auraient trouvée si douce et si belle !

Elle se lassa de son bonheur et un jour on la trouva empoisonnée, un roman à ses côtés ; et puis une lettre pleine d'invectives romanesques empruntées à ses lectures favorites et qui commençait ainsi : « Terre ingrate, je te quitte, la vie est pour moi une marâtre. » La malheureuse jeune fille avait été la victime de la littérature immorale. Si au lieu de lire ces livres corrupteurs, son esprit avait reçu une nourriture saine et vivifiante elle aurait su quoi faire de la vie.

* * *

Nous sommes en plein automne, dans ce mois sombre et pluvieux si bien choisi pour le mois des morts. Cependant c'est un mois plein de sublinités. Voyez ce pèlerin qui chemine vers le but qu'il s'est marqué : sans doute son œil interroge l'horizon lointain, il contemple les paysages qu'il côtoie ; mais quelquefois aussi, il s'arrête et, se retournant pour mesurer la route parcourue, il songe avec attendrissement aux hôtes qu'il a laissés derrière lui pour ne plus les revoir. Pourquoi ne pas suivre son exemple ?

Il y a tant de mois dans l'année pour les plaisirs, pour les fêtes, pour les affaires, pour tout ce qui occupe, intéresse, divertit les vivants, n'est-il pas bon qu'il y en ait un exclusivement réservé aux morts ? Ah ! dans notre époque surtout, nous ne portons pas assez longtemps le deuil des personnes qui nous ont été chères. On vit si vite, les journées s'écoulent si rapides sur les rails du travail ou sur les ailes du plaisir, qu'à peine après avoir rendu les derniers devoirs à ceux qui ne sont plus, ils deviennent presque pour nous comme s'ils n'avaient jamais été. La vie d'aujourd'hui, avec la presse, la vapeur, l'électricité, et aussi avec cette passion du luxe, ce goût effréné de jouissances, cette soif du lucre qui en est la suite, ressemble à un champ de bataille où l'on n'a plus le temps d'enterrer ses morts. Pourtant ces morts vous ont bien aimés : De l'autre côté du temps,—ce faible ruisseau qui nous paraît un grand fleuve,—ils vous aiment encore. En effet, l'amour,—c'est le livre qui ne trompe pas qui l'a dit,—l'amour est plus fort que la mort, l'amour d'un père pour son fils, d'une mère pour sa fille, d'une sœur pour son frère, d'une épouse tendrement aimée, qui manque au foyer solitaire, pour celui qu'elle y a laissé et qu'elle attend sur cette couche funèbre où il viendra dormir avec elle son dernier sommeil !

On leur apporte des couronnes et des prières. Rien de plus touchant que ces parents, ces amis agenouillés de tous côtés sur les sépultures de ceux qu'ils ont aimés, et, la tête inclinée sous le poids de leurs pensées, tantôt conversant avec eux, tantôt repassant dans l'amertume de leurs souvenirs les années écoulées, et puis élevant leur cœur vers Dieu. Voyez cette mère, elle vient apporter à sa fille, enlevée dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, comme la pâquerette des champs que le tranchant de la faux rencontre, un bouquet des fleurs qu'elle aimait.

* * *

Nous sommes loin de prétendre qu'il n'y a pas à Montréal des vices profonds qui engendrent la misère. Tous les jours du haut de la chair et dans les journaux nous entendons flétrir l'ivrognerie, le luxe extravagant et autres plaies qui s'épanouissent dans notre bonne ville et rongent notre société.

Mais à côté de ces sombres tableaux n'oublions pas que nous avons continuellement sur les yeux des spectacles bien propres à nous consoler.

Il ne se passe pas de semaines que nous ne voyions quelques-unes de ces belles fêtes de la charité organisées par des personnes dévouées dont le zèle admirable enfante des prodiges. C'est là que toutes les classes, toutes les nationalités, toutes les croyances, s'unissant dans un même but qui est le soulagement de l'humanité souffrante, se tendent la main, réunissent leurs efforts, et font appel à la bonne volonté de tous.

Toujours ces appels sont entendus et les centaines d'institutions de Montréal trouvent ainsi dans la charité individuelle, les moyens d'accomplir leur mission qui est de faire le bien.

Les lignes qui précèdent nous sont inspirées par ce dont nous avons été témoin au grand dîner au

profit des aveugles de de l'asile Nazareth, donné mercredi soir, par les dames patronesses de cette institution.

Près de cinq cents citoyens étaient venus là pour accomplir un devoir, mais une bonne action est toujours récompensée, et cette fois la récompense ne s'est pas fait attendre. Le menu était délicieux, et les vins exquis, et le tout était servi par tout ce qu'il y a de grâce, de jeunesse et de beauté dans notre ville. Nous pourrions même nommer de jeunes personnes qui sont venues de certaines campagnes éloignées, pour apporter à cette œuvre leur concours précieux.

Après le repas, les jeunes aveugles, pour remercier leurs bienfaiteurs, donnèrent un concert, et les honorables messieurs J. A. Chapleau, Honoré Mercier et Onésime Loranger couronnèrent cette belle soirée par des discours comme tous trois savent en faire.

FERNAND.

CAUSONS....

Ne vous arrive-t-il jamais de sentir comme une crispation qui vous étreint à la gorge, votre sang se précipite brûlant dans vos veines ; votre poitrine devient lourde et ne peut que difficilement se prêter aux battements saccadés et fiévreux de votre cœur.

Vous êtes impatients, inquiets, nerveux ; vous voulez tout et vous ne voulez rien ; vous voyez une montagne où il y a un grain de sable, un océan où il y a une goutte d'eau,—vous êtes malades.

Vous ne savez de quel nom appeler ce flux et ce reflux imprévus de la nature qui vous montent la tête, qui vous grisent : fièvre ou délire, votre cœur se gonfle, bont, déborde : tout une nouvelle puissance se révèle ; un peu plus et vous le croirez capable d'enflammer l'univers, tant vous y sentez bouillonner de feu, d'animation, de vie.

Alors, bride sur le cou, vous lancez votre imagination, trop avide, dans le pays enchanté des chimères.

Vous faites mal, bien mal.

Vous ne rapportez toujours de cette course aérienne que des rêves inusés, des idées vides, des projets dont la réalité est impossible ; ce qui rend toujours odieuse la désillusion qui suit.

Je vais quelquefois dans le monde,—quand j'y suis invitée,—j'y vois et j'y apprend des choses qui m'étonnent et m'effraient à la fois pour l'avenir prochain. Or, il est vilain, méchant, rempli d'intrigues pour le désenchantement complet, la défaite entière de tout ce que l'esprit conçoit de grand, de bon. Il plaît à faire tomber les rêves, il rit et s'amuse en les brisant : la galerie applaudit.

Et ce ne sont pas les expérimentés qui battent des mains ; ils restent ébahis, surpris, glacés. Ce sont les *novices*, les jeunes, qui font le plus de tapage.

Oui, nous, les jeunes ; vous et moi.

Eblouis par les lumières brillantes de quelques salons en fête ; entraînés par la musique délirante d'une valse ou d'une polka ; enivrés, extasiés, ou mieux, abasourdis par un premier succès ardemment remporté, nous croyons tenir déjà le haut du pavé, nous marchons solennellement sur les brisées d'autrui.

Tout ce qui n'est pas léger, frivole, est suivant nous, peu digne d'attention généralement ; *grave, sérieux*, c'est une source à laquelle on va quelquefois boire par convenance, mais cette eau semble trop pure : elle ne désaltère pas suffisamment.

Il faut du brillant, du clinquant ; c'est notre gloire à nous, jeunesse qui promet. Frais minois et taille élégante, chiffons et dentelle, voilà les bornes

de notre savoir comme de notre ambition,—voilà ce qu'on admire, voilà ce qu'on envie !

* * *

Et vous nous croyez francs, sincères, parce qu'on s'en va bras-dessus, bras-dessous ! Savez-vous comment on s'aime dans le monde ? Par intérêt : on étouffe en secret l'ami qu'on embrasse.

J'avais pensé souvent qu'on ne marchait droit et ferme qu'autant qu'on sentait sa main tenue par une autre main, son cœur serré près d'un autre cœur. Sottises que toutes ces illusions. Les amis du lendemain valent autant, valent mieux même que ceux de la veille : ils seront aussi contents et ont pour eux l'avantage d'être moins connus.

D'ailleurs on m'a convaincue que

“ L'amitié est un mot qu'on apprend et qu'on oublie.”

Je le crois.

C'était le soir du premier beau jour d'un printemps hâtif. Le calme avait succédé aux mille bruits d'une journée laborieusement employée dans notre bonne ville industrielle.

Accoudée sur ma fenêtre, fatiguée par les vives émotions du jour, encore légèrement émue et quelque peu heureux, je sentis mes paupières s'alourdir ; j'oubliai pour un instant le monde entier, et, profondément endormie je fis le plus délicieux des rêves.

Je crus entendre une voix, douce comme celle d'une ange, murmurer timidement mon nom pour une première fois, une main délicate pressa tendrement la mienne, des cheveux blonds, soyeux, profanés par la brise vinrent caresser mon front heureux : une fièle compagne s'appuya librement sur moi.

Devant notre regard étonné se déroulait le plus enchanteur des panoramas. Invitées, entraînées par un sentiment de curiosité bien légitime, nous fîmes quelques pas, nous poussâmes à l'aventure.

D'abord, nos pieds glissaient sur le gazon, l'air était rempli de délicieux arômes : tout respirait beauté, jeunesse, fraîcheur. Nous ralentîmes souvent notre marche. Tantôt, c'était pour écouter de plus près le chant d'un oiseau qui avait mélodieusement charmé notre oreille ; d'autres fois, c'était pour porter à nos lèvres des fleurs imprégnées de parfums, pour en attacher à notre corsage, pour en mêler à nos cheveux.

Puis, notre route se trouva soudainement bisée par des sentiers étroits, vilains, rocailleux, difficiles. La crainte s'empara de nous...

Nous nous serrâmes plus près l'une de l'autre, et nous nous y engageâmes. Nous errâmes longtemps, de longues heures, de longs jours peut-être, non sans faire pourtant des haltes fréquentes. Ici, c'était un mont que nous avions à gravir, là un ravin qu'il nous fallait traverser, plus loin, des obstacles à franchir nous attendaient encore. Mais toujours en se donnant la main, toujours en confondant nos souffles, nous avançons.

Lorsque nous nous arrêtâmes harassées, nos pieds étaient meurtris, nos fronts étaient coulés, nos cheveux étaient blanchis.

Nous venions de traverser le temps.

Assises sur le bord du chemin, l'âme et les mains remplies de souvenirs cueillis sur la route, nous nous mîmes à feuilleter le livre de notre vie. Que de baisers marquèrent chacune de ses pages ! Nous les effeuillâmes une à une ces roses conservées entre les feuilles jaunies, par le caprice du temps ! Nous en plaçâmes précieusement chacune des pétales sur nos cœurs vieillissants et tremblants !

Nous attendîmes... Nos jours étaient comptés...

Tout à coup, je sentis la main ridée de ma compagne trembler dans la mienne, un frémissement étrange parcourut mon être entier...

L'air glacial de la nuit ayant envahi mes membres, je m'éveillais.

Je souris bien tristement en refermant ma fenêtre. Je fus trois à quatre jours durant, morose, maussade, insupportable. Je voulus dire mon rêve, on me rit au nez. Le monde me jeta même à la figure ces mots que je trouvais alors horribles : L'amitié n'est qu'un vil nom !

Mais depuis, je fais comme lui. En passant mes bras autour du cou de mes amies, je voudrais pouvoir les égratigner de mes ongles. Et elles me rendent la pareille.

Ah ! je frémis pour ceux qui nous suivent ! Où allons-nous, Grand Dieu, où allons-nous !... C'est bien le temps de répéter ce cri, venu de je ne sais où, mais qui semble s'être acclimaté dans notre ville.

HERMANCE.

Accord dans la famille.

1. Un accord parfait entre le père et la mère est une des plus importantes conditions d'une bonne éducation de leurs enfants.

« Quand on est obligé de gronder un enfant et que ses torts méritent même un châtiement, tout est perdu pour le bien qui doit résulter de la peine que vous lui faites et de celle que vous infligez à vous-même, si une seule personne dans la famille n'est pas d'un accord parfait avec celui qui a prononcé le châtiement. Je ne dis pas seulement que cette nécessité est indispensable de la part du père et de la mère, des aïeuls, des oncles, des frères et sœurs ; soyez même assurés de la conduite du dernier des domestiques. L'enfant puni cherche la moindre consolation ; il est flatté d'entendre blâmer ses parents. S'il voit un commun accord sur la faute qu'il a commise, il reste seul avec lui-même, et ne trouvant nul moyen d'appuyer ses excuses, il est convaincu de ses torts et en est plus porté au repentir. » (Mme Campau, Education des filles.)

Le désaccord dans la famille peut provenir, non seulement du contraste fondamental des humeurs et des goûts, mais aussi de l'imprévoyance et de la faiblesse des parents. « Quand on s'occupe de l'éducation, on croit n'avoir affaire qu'aux enfants ; mais on s'aperçoit bientôt qu'il faudrait reprendre celle des parents. » (Mme de Rémusat, Essais sur l'Éducation.)

La première condition pour faire une bonne éducation, c'est que ceux qui la font soient d'accord dans leurs vues. Pour cela, il faut que tout soit subordonné à un règlement de discipline qui prévienne les fautes les plus fréquentes chez les enfants et qui indique les punitions à infliger.

2. S'il n'y a pas accord entre les époux sur la conduite à tenir, quelle que soit d'ailleurs la bonne volonté, le mari agira dans un sens et la femme dans un autre. L'enfant s'appuiera de sa mère contre son père et de son père contre sa mère ; il se considérera entre eux comme une puissance, et dans un tel état de choses, son jugement sera faussé, son amour-propre augmenté ; les vices naîtront en foule grandiront promptement, et il sera peut-être impossible de corriger plus tard cet enfant gâté. Mais si les parents ont des principes arrêtés, si l'enfant est redressé et averti à chaque faute involontaire, puni avec calme sans faiblesse quand il commet des fautes graves, encouragé et récompensé quand il fait bien, les parents ont fait ce qu'ils doivent, et Dieu fera le reste.

Mal d'amour, mal de dents.

Depuis qu'il était clerc-notaire, Désiré constatait avec mélancolie que sa destinée n'était point conforme à sa nature. Il se sentait né pour séduire des femmes élégantes, pour s'enivrer de voluptés coupables et connaître la passion.

Il était pâle la moustache fine, les dents éclatantes et la plus jolie main du canton. Il s'irritait de ce que ses avantages fussent inutiles, et, quand il se lissait les cheveux le matin, il se demandait amèrement à quoi cela servait.

Un jour, à l'heure du dîner, il vit dans la salle à manger de son patron une femme qu'il ne connaissait pas. Il la trouvait jolie et bien coiffée, il la crut jeune fille, mais il apprit bientôt que c'était Mme Hardel, la femme du médecin de l'endroit. Il avait vu bien des fois le docteur Hardel, gros et roux au soleil, sur sa jument.

Le pantalon du médecin, arrêté aux flancs de la bête, laissait voir ses chaussettes de laine et parfois un mollet muselé. Il arrivait au docteur de dormir à cheval, mais communément il y fumait sa pipe. Il portait l'hiver un bonnet de poil de lapin. Désiré fut stupéfait qu'un pareil homme possédât cette jolie femme et surtout que cette femme ne portât point sur son visage l'expression de la révolte et de l'abatement.

Assis près d'elle à table, il prit un air fatal et lui dit tout bas :

— Il y a des destinées que la Providence étouffe.

Elle ne répondit rien. On parla musique.

— Oh ! la musique ! soupira-t-il. Vous jouez du piano ?

Elle répondit :

— Je n'en joue guère depuis que je suis mariée.

Après le départ de Mme Hardel, Désiré se dit que son jour était venu. Il se promit d'être audacieux.

Quinze jours se passèrent sans amener rien de nouveau ; mais un soir de gala, après avoir bu du champagne avec des voyageurs de commerce, il n'y put tenir. Il écrivit à Mme Hardel une lettre dans laquelle il lui exprimait son amour. Elle le partagerait. Ils seraient amoureux. La lettre ne demandait pas formellement un rendez-vous ; elle annonçait une visite du clerc, imposante et mystérieuse.

Il la fit porter par le petit Trancède, qui devait la remettre à Mme Hardel quand elle serait seule. Le petit Trancède ajusta son unique bretelle, renifla et partit.

On ne put jamais savoir à qui il avait remis la lettre. Quand le clerc le pressait de questions à ce sujet, l'enfant prenait la fuite.

Désiré, qui ne se connaissait plus, résolu de faire quand même ce qu'il avait annoncé. Un jour, il prit la route du village. Comme il gagnait, par des chemins de traverse, les premières maisons du village de X... il vit Hardel qui, au trot de sa jument, la pipe allumée, la trousse sonnante, s'en allait en visite. Désiré se jeta derrière une haie d'épines, sous un saule ébranché. Il crut que le médecin ne l'avait pas vu, et il reprit avec des battements de cœur la route du village de X.

Il sonna à la petite porte grillée du docteur. Une servante lui ouvrit qui, à sa demande, le conduisit auprès de Mme Hardel. Elle était dans le cellier : les pieds dressés sur leurs pointes, les bras arrondis et levés, elle attachait des grappes de raisin à des ficelles tendues sous des poutres.

À la vue de l'étranger, elle ajusta ses cheveux sur son front moite et dit :

Vous venez de la part de votre patron, sans doute. Je regrette bien que mon mari soit absent. Je suis à vous.

Puis, se ravissant et prenant une grappe dans la corbeille :

— Athénaïs, vous veillerez, ma fille, à ne pas

laisser un seul mauvais grain. La femme du médecin parla d'une terre qu'on allait vendre.

— A propos, dit-elle vous n'avez pas vu notre jardin ? Il est un peu petit.

On y alla. Mme Hardel montra les espaliers.

— Le mur est en terre, dit-elle, à cause des escargots qui grimpent facilement dans le moellon et glissent sur l'argile.

Désiré lui demanda une fleur.

— Prenez toutes celles qui vous plairont dit-elle.

Mais le clerc voulut qu'elle en cueillit une. Elle fit un petit mouvement d'épaule, sourit, cueillit un œillet, le respira.

— Il sent le poivre, dit-elle.

Et elle le lui donna. Puis elle se croisa les bras et prit une attitude attentive. Il fallait bien qu'il dit enfin le motif de sa visite.

Désiré comprit que le moment était venu.

— Vous ne savez pas combien je souffre, dit-il.

Elle ouvrit de grands yeux et laissa pendre les bras.

Il ajouta :

— Ah ! madame, il y a des destinées plus fortes que les volontés ! On lutte, on combat... mais à quoi bon !... Je vous ai écrit avec mes larmes, avec mon sang...

Elle parut stupéfaite.

— Vous rêvez, dit-elle ; je n'ai rien reçu de vous, croyez-le bien.

Mais il était lancé. Il eut de grands gestes et de grands mots :

— J'ai trouvé en vous mon idéal. Et cela est si vrai qu'avant de vous voir, je vous ai mille fois rêvée.

Il ajouta qu'elle était un ange et qu'ils devaient mourir ensemble.

Elle avait en l'écoutant un air d'ironie douce et un léger sentiment de gêne. Quand il eut fini :

— Je vois que vous êtes tendre, monsieur ; vous aimez les dames.

— Je n'en aime qu'une.

Et il se jeta à ses pieds et s'attacha à sa robe.

Elle se plaignit, et se dégageant, de ce qu'il n'était pas convenable. Puis tout à coup elle poussa un cri d'effroi :

— Levez-vous !

Il se leva. Des pas faisaient errier le sable de l'allée ; il se retourna et vit les yeux clairs de Hardel.

Le docteur posa pleinement sa main sur l'épaule du clerc :

— Vous m'attendiez, monsieur ? vous êtes souffrant, sans doute ?

Désiré, dans sa stupeur, balbutia qu'il souffrait un peu de la tête.

Hardel l'entraîna dans son cabinet, lui mit une bougie sous les moustaches, à les roussir.

Le mouvement de la lumière allongea tout à coup l'ombre d'une tête d'Hippocrate qui surmontait la bibliothèque et forma une silhouette épouvantablement grotesque.

Il est probable que Désiré l'eût ouverte ; mais le docteur lui desserra les dents par un coup de pouce brutal et adroit. Puis avec une clé de dentiste qu'il tira de sa trousse, il donna successivement de petits coups sur chaque palette et sur chaque ceillère du patient. Il frappait plusieurs fois la même dent, écoutait le son de l'acier contre l'émail solide, hésitait, prenait son temps. Tout à coup, Désiré sentit la terre lui manquer ; il vit l'ombre informe d'Hippocrate devenir rouge comme du sang ; puis toutes sensations se perdirent dans une atroce douleur, comme si on lui arrachait la tête.

Hardel lui tendait au bout de sa clé une moire parfaitement saine.

— Quand vous aurez besoin de vous faire arracher une autre dent, lui dit-il, venez. Je suis tout à votre service.

ANATOLE.

AUX ABONNÉS RETARDATAIRES,

Il reste encore un bon nombre d'abonnés qui sont en retard dans le paiement de leur abonnement. Nous espérons qu'ils ne se feront pas priés plus longtemps pour s'acquitter envers l'administration du journal. Qu'ils se rappellent que l'abonnement n'est pas dû qu'à la fin de l'année, mais qu'il est payable d'avance.

Il y en a qui nous écrivent pour avoir leur compte et d'autres disent qu'ils attendent le collecteur. Le prix de l'abonnement est sur le journal et les abonnés doivent en envoyer le montant par la malle, et sur réception nous leur expédierons un reçu comme nous avons coutume de le faire.

Nous espérons que ceux qui n'ont pas encore payé s'empresseront de faire parvenir de suite le montant de leur abonnement et qu'il ne restera pas un seul retardataire.

L'ADMINISTRATION.

LE COUTEAU.

—Messieurs, dit Louis Gerbaud en levant son verre, je vous demande de porter un toast à notre excellent ami Durocher, qui a eu l'admirable idée de nous réunir ici, nous tous, vieux camarades du collège, dispersés par les hasards de la vie aux quatre coins du monde. Or, depuis quinze ans que nous nous sommes séparés, chacun de nous a dû voir du pays et des hommes, un coin plus ou moins pittoresque de la nature ou de la vie... Mettons-nous à contribution d'une histoire. Qui réclame l'honneur d'ouvrir le feu ?...

—Personne, à ce qu'il paraît ! fit Durocher. Mais il y a moyen d'arranger les choses. Mettons nos dix noms dans un chapeau, et tirons au sort.

Adopté ?

—Adopté !

—Messieurs, reprit Louis Gerbaud au bout de trois minutes, c'est comme dans la complainte du "Petit Navire" : Le sort tomba sur le plus jeune... C'est à notre ami charmant de s'exécuter le premier !

—Je suis prêt, fit Armand en s'inclinant. Vous savez que je viens de passer trois années en Corse. C'est donc une légende corse que je m'en vais vous dire... Souffrez d'abord que je prenne ma voix la plus grave ; car le ton fait la chanson,—et ma chanson n'est pas des plus folâtres.

—Va toujours, dit Louis Gerbaud. Si nos mouchoirs ne suffisent pas, nous avons encore nos serviettes.

Et voici l'histoire que, de sa voix la plus grave, Armand raconta :

* * Dans le chemin creux bordé de pierres et de ronces, sous la claire nuit pleine d'étoiles, Stefana marcha vivement. Elle était bien en retard !... Heureusement, Domenico avait de la patience... pour elle. Le robuste garçon, au regard si fier qu'aucun homme ne lui aurait fait baisser les yeux, était entre ses mains comme un esclave. Sur un mot, sur un signe, il lui obéissait, docile et charmé. Elle lui avait dit : Sois là, j'y viendrai,—il devait y être. Est-ce sa faute, à elle, si les vieux parents s'étaient couchés justement ce soir-là une demi-heure plus tard que d'habitude ?... Enfin, elle arrivait, un peu essoufflée, par exemple, car elle avait couru. Déjà, sous la vague lumière qui tombait du ciel, elle apercevait là-bas le petit bouquet d'arbres où il devait l'attendre. Ah, le bon baiser qui allait

brûler ses lèvres, le chaud baiser rendu plus ardent par la longue fièvre de l'impatience !...

Elle était arrivée. Personne.

Comment, personne ? Domenico n'était donc pas là ?...

Soudain, Stefana jeta un cri farouche. A trois pas d'elle, là, devant ses yeux, sous le pan d'ombre projeté par le bouquet d'arbres, une forme gisait, étendue. Domenico, peut-être ?...

C'était lui ! Lui, mort ?... Non, vivant ! Car un soupir venait de s'échapper de ses lèvres. Mais blessé, car ce soupir ressemblait à un râle.

—Domenico ! qu'as-tu ? qu'y a-t-il ? Réponds-moi... Parle-moi !

Elle s'était jetée sur lui avec un emportement de fauve. Elle avait soulevé sa tête, l'avait posée sur ses genoux. Et elle l'étreignait de ses deux bras avec une douleur furieuse.

Une plainte sourde lui répondit enfin. Domenico venait d'ouvrir les yeux.

—Parle-moi ! reprit-elle, affolée. Tu es blessé ?

—A mort, fit le jeune homme d'une voix faible.

—Fais-toi. Ne dis pas cela !

—C'est la vérité.

—Ton couteau est à ta ceinture. Tu ne t'es donc pas battu ?

—Le lâche m'a frappé par derrière.

—Le misérable ! Son nom ?

—Pietro.

—Lui ! C'est lui qui t'a tué ? Pourquoi ?

—Il t'aime.

—Qui te l'a dit ?

—Lui. Il a fait serment... que tu ne serais qu'à lui.

—L'infâme !

—Stefana, je meurs. Fais-moi aussi ton serment.

—Lequel ?

—Jure-moi de n'être jamais à cet homme.

—Je te le jure.

* * Six mois plus tard, devant tout le village assemblée, Stefana épousait Pietro. Le soir de ses noces, dans le chemin creux bordé de pierres et de ronces, sous la claire nuit pleine d'étoiles, Stefana marchait lentement. Un homme marchait près d'elle, du même pas allangui, tournant la tête par moments vers sa compagne pour regarder son beau visage pur et blanc, où deux yeux noirs brillaient d'un éclat sombre et doux.

—Stefana, dit-il enfin, en s'arrêtant, la route est un peu longue. Voulez-vous appuyer votre bras sur le mien ?

—Non, répondit-elle, pas encore. La route ne me semble pas longue qui mène où je vais, et je ne me sens pas fatiguée.

—Quoi, n'aurai-je pas ce bonheur, le soir même de nos noces, de vous conduire à mon bras jusqu'au seuil de notre maison ?

—Merci, reprit Stefana. Mais vous me connaissez, Pietro. Je suis une étrange fille... J'ai besoin de me sentir seule, le plus seule possible. Et vous l'avez bien vu, tout à l'heure, puisque j'ai prié nos amis, contre l'usage, de ne pas nous faire la conduite ! Il faut me prendre comme je suis.

—Je t'adore comme tu es ! fit le jeune homme d'une voix sourde. Et tu le sais bien, toi qui, depuis trois mois, me mènes d'un regard comme un chien soumis !... Que tu veuilles être seule, soit, je le comprends. Mais être avec moi, c'est encore la solitude, si tu m'aimes vraiment, et si ton cœur est entré dans le mien !... Pourquoi refuses-tu mon bras ? Regrettes-tu déjà de m'avoir à ton côté ?

—Non, certes !

—Eh bien, marche avec moi comme une femme avec son époux... Stefana, je t'en supplie !

Le jeune homme s'était rapproché d'elle. D'un geste brusque, presque violent, elle l'écarta. Pietro la regarda avec surprise.

—Qu'as-tu donc ? demanda-t-il, pris d'une soudaine inquiétude.

Il cherchait à voir le visage de Stefana. Mais ses yeux la distinguaient à peine. Il ne voyait que sa fière silhouette, vaguement, estompée sous l'ombre d'un bouquet d'arbres dont les branches pendaient sur le chemin.

Il y eut un long silence.

Enfin, sans bouger, la jeune fille parla.

—Pietro, dit-elle d'une voix claire, reconnais-tu la place ?

—Quelle place ?

—Celle où Domenico a été tué !

Le jeune homme eut un haut-le-corps.

—Domenico ? fit-il. C'est ici ?... Tu crois ?...

—Tu devrais pourtant reconnaître l'endroit, reprit la jeune fille, puisque c'est toi qui l'a tué.

—Moi !

—Ne mens pas. C'est toi.

—Qui a dit cela ?

—Domenico lui-même.

—A qui ?

—A moi qui ai recueilli son dernier soupir.

Pietro ne répliqua pas. Mais il croisa ses bras sur sa poitrine, et resta un instant silencieux.

Eh bien, après ? dit-il enfin.

—Après ? reprit Stefana. Rien. Que te dirais-je que tu ne saches ? Quelque chose pourtant. J'ai jamais Domenico. Le savais-tu ?

—Oui. C'est pour cela que je l'ai tué.

—Tu m'aimais donc aussi, toi ?

—Mon action en est la preuve.

—La preuve ? Ainsi c'est pour me mériter que tu t'es fait infâme ?...

—Stefana, que dis-tu ?...

—La vérité. Domenico est mort assassiné.

—C'est faux !

—C'est vrai. Quand il est tombé, son couteau était encore à sa ceinture.

—Mensonge, car on ne l'a pas retrouvé sur son corps !

—C'est donc que quelqu'un l'y avait pris ?

—Qui ?

—Moi. Le voici !

D'un geste rapide, la jeune fille avait ouvert son corsage. Elle tendit son poing fermé. Une lame d'acier, courte et droite, y brillait toute nue.

Le jeune homme saisit son front dans ses deux mains.

—Est-ce un rêve que je fais ? s'écria-t-il d'une voix rauque. Est-ce toi qui me parles, Stefana ?... Achève donc ! Que veux-tu de moi ?

—Le châtimement de ton crime. Prends cette arme et tue-toi.

—Folie !

—Justice ! Tu es là, devant moi, tel que je t'ai voulu, fou d'amour, et rugissant de rage sous mon mépris. Pour que Domenico fût vengé, il fallait cela : ton illusion complète, pour que ton désespoir fût absolu !... Jusqu'à cette heure, tu as tout cru, tout espéré. Tes mains se tendent encore malgré toi pour saisir ton rêve... Tu es mon mari, je suis ta femme, et jamais deux êtres n'ont été séparés par un abîme plus profond, plus implacable !... Celle avec qui tu pensais dormir ce soir, côte à côte, dans l'extase de l'amour partagé, se dresse devant toi, farouche, le couteau de ta victime à la main, et te dit : "Pietro, cette lame a soif de ton sang... Prends-la et plonge-la dans ton cœur de traître !..."

—Stefana, tu es folle !

—Tu refuses ?

—Me tuer la nuit de mes noces !... Tu es trop belle pour cela !

—Tu refuses... et tu as l'audace de railler ? Tiens donc, lâche... C'est moi-même qui me ferai veuve !

Un cri retentit, et Pietro tomba foudroyé.

JOSEPH MONTET.

L'HOTE DE LA NOCE.

[SUITE]

A son arrivée à Hambourg, Nis se sentit tellement exténué par les fatigues du voyage qu'il dut s'arrêter quelques jours dans cette ville pour rétablir ses forces. Dans l'auberge où il descendit, se trouvait un ouvrier menuisier étranger que la maladie avait longtemps cloué sur son lit, en sorte que toutes ses ressources étaient épuisées. Nis ayant eu un entretien avec lui, et lui ayant dit qu'il devait aller plus loin vers le nord, l'ouvrier s'offrit à lui comme compagnon de route. Nis accepta, et dès ce moment, une certaine intimité s'établit entre les deux voyageurs. L'ouvrier confia à Nis qu'il avait laissé dans son pays une jeune fille qu'il aimait, et que cette jeune fille qui, de même que lui, avait été longtemps malade et alitée, venait de lui écrire pour lui demander un petit secours. Il lui dépeignit ensuite dans les termes les plus émouvants, l'affreux désespoir qu'il éprouvait de ne pouvoir la satisfaire. L'air triste et abattu de l'ouvrier, l'histoire de son amour, surtout, qui le fit naturellement penser à Ellen, éveillèrent dans le cœur de Nis un sentiment de profonde pitié, et il proposa à son nouveau compagnon de lui prêter la somme dont il avait besoin, somme qu'il lui rendrait quand les circonstances lui seraient devenues plus favorables. L'ouvrier le remercia avec effusion, et Nis le conduisit dans la chambre où il avait déposé sa valise. A la vue de la bourse remplie de ducats qu'il ouvrit devant lui, les yeux de l'ouvrier flamboyèrent. "Frère, lui dit-il, tu es sans doute un homme très riche. Je n'ai jamais eu à la fois, dans toute ma vie, que deux de ces pièces d'or que tu comptes par douzaines. Crois-moi, ne les montre à personne, sans quoi tu courrais risque d'être dévalisé."

Nis répondit que c'était le fruit de son travail et de ses épargnes, pendant ses trois années de voyage, et qu'il s'en servirait pour s'établir dans son pays. Quant au vol dont on le menaçait, il dit que puisqu'aucun malheur de ce genre ne lui était arrivé durant ses longues pérégrinations, il espérait bien atteindre son village qui n'était plus très loin, avec son petit trésor intact.

Deux jours après, par une superbe matinée, les deux amis partirent de Hambourg. Au bout de quelques heures, le temps changea : de sombres nuages couvrirent le ciel, et le vent se mit à souffler avec violence. Nis proposa de s'arrêter au prochain cabaret afin d'éviter l'orage. Son compagnon s'y refusa, prétendant que ce cabaret était le pire de tous les refuges que pussent choisir des voyageurs, des ouvriers surtout, tandis qu'à deux milles de là se trouvait une auberge tenue par de braves gens, qui les accueilleraient avec plaisir et les traiteraient bien ; il ajouta que, selon lui, l'orage était beaucoup moins imminent qu'il ne le paraissait. Nis se rendit à ces avis ; mais peu à peu le vent tourna à l'orage, et bientôt la pluie tombant par rafales, fit craindre aux deux voyageurs d'être complètement transpercés avant d'avoir atteint l'auberge. Alors, l'ouvrier conseilla de quitter la route, pour prendre, à travers un bois voisin, un sentier détourné qui, en abrégant l'espace à parcourir, offrirait un abri contre la tempête. Et, à peine Nis avait-il consenti, qu'il l'entraîna dans le bois.

La tempête qui sévissait en ce moment était la même qui avait causé le naufrage du bâtiment sur lequel Mads était monté. Nis et son compagnon luttèrent courageusement contre elle, ce dernier assurant que dans une heure ils seraient à l'auberge qu'il avait indiquée et où il était parfaitement connu. Cependant le vent augmentait de violence, chassant devant lui, en tourbillons, les feuilles des branches, tandis que dans les hautes cimes les branches craquaient, et que, d'espace en espace, des

arbres entiers, secoués jusque dans leurs racines, s'inclinaient vers la terre, avec un bruit sourd. Nis suivait l'ouvrier, qui se disait au fait de tous les sentiers du bois et de ses environs. Toutefois, comme après une longue marche ils se trouvèrent tout à coup sur une haute falaise, au-dessous de laquelle s'étendait, encombré de joncs, un petit lac aux eaux profondes, il convint que, troublé par le mauvais temps, il s'était égaré, et qu'il fallait retourner sur ses pas pour reprendre le droit chemin de l'auberge, où du reste on ne pouvait plus guère arriver maintenant que fort tard dans la nuit. C'est pourquoi il invita Nis à chercher un refuge contre les horreurs toujours croissantes de la tempête dans une caverne qui s'ouvrait, selon lui, au pied de la falaise. "Regarde là-bas, lui dit-il, tu dois la voir !" Et il attira Nis jusque sur le bord. Mais, au moment où Nis tournait la tête vers l'endroit indiqué, il lui donna un coup si violent dans le dos que le malheureux jeune homme roula soudain dans l'abîme.

On entendit un bruit sourd, un cri déchirant ; puis tout cela se perdit dans les clameurs de la tempête. Alors, le traître poussa un éclat satanique. "Ah ! ah ! s'écria-t-il, tu dois avoir reçu ton compte, là-bas, sur les rocs de pierre ! Je serai donc ton héritier. Imbécile, qui a cru si facilement à mon histoire de fille malade, et qui m'a montré son argent !... Maintenant il faut que je descende pour relever le cadavre et le jeter à l'eau."

Et le misérable se laissa glisser du haut de la falaise jusqu'au bord du lac, où il s'arrêta du côté du corps de sa victime. Dans le rapide et effroyable trajet, Nis avait eu le crâne brisé, au même moment où ses membres étaient déchirés, en sorte que, s'il avait péri d'une morte violente, cette mort du moins n'aurait pas été douloureuse. Hélas ! l'infortuné ! était-ce là ce qu'il attendait lorsque, bercé sur les ailes de l'amour et de l'espérance, il rêvait un avenir si plein de bonheur ?

Le meurtrier détacha précipitamment la valise du cadavre ; puis il le prit dans ses bras, et s'avança à travers les joncs, afin d'aller le perdre au plus profond du lac, et effacer ainsi toute trace de son crime. La terre oscillait sous ses pas, tandis que les joncs et les autres plantes marines agitées par l'orage, lui fouettaient les mains et le visage. Tout à coup, le fond mobile du lac fléchit, ne pouvant porter un aussi lourd fardeau, et victime et meurtrier sombrèrent ensemble dans l'abîme fangeux. Celui-ci lâcha le cadavre et chercha à se sauver lui-même, en remontant à la surface. Mais la Providence en avait décidé autrement. Malgré tous ses efforts, et bien que le désespoir eût décuplé sa vigueur, il ne put déchirer l'épais tapis de verdure qui ondulait au-dessus de sa tête. Encore quelques mouvements, puis, étouffé par la vase, il roula à côté de celui dont il venait, un instant auparavant, de précipiter le trépas. Les herbes du lac les cachèrent tous les deux pour toujours à l'œil des hommes, et la nuit se fit peu à peu sur la place où avait eu lieu le sanglant attentat.

Tandis que Nis reposait ainsi dans la mort, Mads, comme il a été dit, recueilli par des mains charitables, et grâce aux soins dont il avait été l'objet, remis bientôt des fatigues de son naufrage, se disposait à retourner dans son pays. La nuit qui précéda son départ, Nis lui apparut en songe. Il avait la tête ensanglantée, les vêtements trempés d'eau, mais toujours ce même air doux et bon qui lui était habituel. Il dit à son ami qu'il était désormais seul à briguer la main d'Ellen, mais qu'il remplirait fidèlement les conditions du pacte conclu entre eux dans leur entretien du cimetière.

En se levant, et plus tard, quand il fut en route, Mads se rappela ce songe extraordinaire et en passa dans son esprit toutes les circonstances.

"Quelle était la mystérieuse pensée de Nis, se demandait-il, quand il me disait que j'étais désormais sans rival auprès d'Ellen ? Est-ce que son

premier amour aurait cédé à une autre inclination ? Plût à Dieu qu'il en fût ainsi ! Alors, le nœud serait tranché de la meilleure manière ! Sans doute, son caractère semble toujours le même ; cependant le temps exerce une telle influence sur les hommes, qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce que Nis l'eût subie comme tant d'autres. Peut-être est-il mort ? Que signifiaient cette tête souillée de sang et ces vêtements mouillés ? Aurait-il donc été, lui aussi, victime de quelque malheur ?... Mais si Ellen appartenait à un autre ? Elle ignorait certainement l'amour qu'elle nous avait inspiré ; et quoi de plus naturel que, dans l'intervalle des trois années qu'a duré notre absence, une fille aussi parfaite ait trouvé un prétendant et lui ait donné sa main ? Ah ! s'il en était ainsi, je repartirais aussitôt, et je ne reverrais de ma vie le lieu de ma naissance !"

Telles étaient les réflexions qui agitaient l'esprit de Mads, tandis qu'il cheminait. Au bout de quelques jours, il arriva dans le voisinage de Birkeby. Bien des gens passaient devant lui qui lui étaient connus ; mais ils ne le reconnaissaient pas ! car son séjour dans les pays chauds lui avait bruni le visage, et ses trois ans d'absence l'avaient transformé, de jeune et brave garçon qu'il était, en un homme vigoureux et solide. Il s'arrêta sur une petite colline qui dominait le village. De là il jeta un long regard ému sur ce lieu où il avait passé son enfance, et il se demanda s'il serait assez heureux pour s'y fixer à jamais, ou s'il ne le revoyait que pour lui dire un adieu éternel. Tel était le problème de sa vie ; on sait qui avait la puissance de la résoudre.

Un petit garçon qui paissait des chèvres, ayant aperçu Mads, s'approcha de lui et le regarda avec la même curiosité que si c'eût été un étranger. Mads lui adressa la parole, et comme il apprit qu'il était de Kirkeby, il le questionna sur Ellen et sur ses parents. Il apprit, à sa grande joie, qu'Ellen n'était ni mariée ni fiancée, et que ses parents vivaient encore. Le petit garçon lui raconta que sa famille et celle de Nis attendaient le retour de leur deux fils avec la plus vive impatience : les trois années qu'ils avaient fixées pour la durée de leur voyage étant près d'expirer. "On prétend, ajouta-t-il, que les deux jeunes gens prirent leur résolution si brusquement que tout le monde en fut étonné, mais que personne ne put jamais en dire la cause."

Rassuré par des renseignements aussi favorables, Mads récompensa libéralement le petit garçon, qui regarda longtemps d'un air ébahi le généreux inconnu. Mads se dirigea ensuite à pas précipités vers le village.

Nous ne décrirons pas la joie immense que firent éclater ses parents, en pressant enfin dans leurs bras leurs fils si longtemps attendu ; ni la tristesse de ceux de Nids, quand Mads leur eut déclaré qu'il n'en avait aucune nouvelle. Nous ne décrirons pas non plus les transports d'Ellen en revoyant son ami d'enfance, ni la révolution qui se fit dans leurs cours, l'ancienne amitié qui les unissait s'étant transformée peu à peu en un sentiment plus ardent et plus profond. Qu'il nous suffise de dire qu'au bout de trois mois, Mads était l'heureux fiancé d'Ellen, et que le jour était déjà fixé pour la célébration de leurs noces.

(La fin au prochain numéro).

Nos abonnés de la campagne sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement par la poste, boîte 2029 ; ils recevront leur reçu par le retour de la malle.

Ceux de la ville sont priés de payer au bureau du *Journal*, n. 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel, chez M. Wm Daniël.

FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 7.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

X

Vous me laisserez à mes douleurs ou à mes joies, sans imaginer que vous puissiez avoir désormais rien de commun avec une femme qui vous méprise et dont toute la charité peut consister à vous oublier ! Vous avez franchi aujourd'hui le seuil de cette maison pour la dernière fois. Ou sinon ! Ah ! sinon... je vous jure bien que j'ai assez d'énergie et assez de résolution pour me défendre toute seule, et toute seule vous punir ! A votre tour vous m'avez entendu, j'imagine ?

— Certes, dit Michel. Mais vous êtes trop imprudente, Marsa. Ce ne sont pas des hommes comme moi qu'on fait reculer en leur parlant d'un danger. Par la porte que j'ouvrirai avec des battements de cœur, ou par-dessus la muraille, si la porte est barricadée et close, je vous jure bien que je parviendrai jusqu'à vous et qu'il faudra que vous m'écoutez... que vous m'écoutez comme autrefois.

Marsa le regardait, la lèvre crispée, dédaigneuse. — Je n'ai même pas pris soin de faire changer la serrure de cette porte et la grille même du jardin reste ouverte par ces nuits d'été. Vous voyez que vous n'avez qu'à venir. Mais je ne vous engage ni à ouvrir l'une, ni à pousser l'autre. Ce n'est pas moi que vous trouveriez au rendez-vous.

— Eh ! bien, je suis sûr pourtant que ce serait vous, Marsa, si je vous disais que demain à minuit je serai sous la fenêtre du pavillon, au fond du jardin, et que vous m'y attendrez pour recevoir de ma main vos lettres, toutes vos lettres, que je vous rapporterai.

— Croyez-vous ? dit-elle.

— J'en suis certain.

— Certain ? Pourquoi ?

— Parce que vous réfléchirez.

— J'ai eu le temps de réfléchir. Donnez-moi une autre raison.

— La raison c'est que vous ne pouvez laisser entre mes mains de telles preuves. Je vous assure ce serait folie de faire d'un homme qui mourrait volontiers pour vous, comme moi, un ennemi déclaré et implacable.

— J'entends. On meurt volontiers pour une femme et, en attendant, on l'outrage et on la menace, comme le plus vil des hommes, d'une mort plus cruelle que la mort véritable. Eh bien ! peu m'importe à moi ! Je ne serai pas dans le pavillon où vous m'avez parlé de votre amour et j'en ferai brûler les débris avant trois jours après avoir donné l'ordre qu'on le démolisse... Je ne vous attendrai pas. Je ne vous reverrai pas. Je ne vous crains pas. Et j'abandonne le soin de faire de ces lettres ce que vous voudrez au dernier atome de probité qui reste en vous !

— Adieu, dit-elle, après l'avoir toisé une fois encore, comme mesurant le degré d'audace ou d'infamie auquel pouvait atteindre cet homme.

— Au revoir, répondit-il froidement, en donnant à ces simples mots un accent plein de sous-entendus tragiques.

Elle tendit sa jolie main effilée vers la soie d'un cordon de sonnette et, lorsqu'un valet accourut :

— Reconduisez monsieur, dit-elle très simplement.

XI

Lorsque Marsa était, — comme d'un mauvais rêve, — sortie du roman d'amour où elle avait laissé sa foi, sa crédulité, et comme sa chair même, elle s'était dit :

— Maintenant, ma vie est finie !

Que faire ? Expier ? Oublier ?

Elle songeait au cloître, à la vie de prière de ces sœurs bleues qu'elle apercevait, furtives, sous les arbres de Maison-Lafitte. Elle vivait dans les solitudes du Parc, demeurant là, l'hiver, dans un tête-à-tête morne avec le vieux Vogotzine, à demi alcoolisé. Puis, la mort ne voulant pas d'elle, elle allait aspirer par bouffées un peu de cette existence de Paris qu'elle se reprenait peu à peu à aimer, oubliant, oubliant lentement le passé, et cette folie qu'elle avait prise pour de l'amour s'enveloppant d'une sorte de nuée qui la dérobaient presque à son souvenir. C'était comme l'assoupissement d'une souffrance ou plutôt comme la disparition d'un cauchemar à la clarté joyeuse. Maintenant Marsa Laszlo qui, deux ans auparavant, se plaisait à des appétits d'anéantissement et de mort, trouvait parfois que la petite baronne Dinati avait raison lorsque, de sa jolie voie rieuse, elle lui disait :

— A quoi pensez-vous, chère enfant ? Est-ce que c'est à vingt ans qu'on s'enterre volontairement au fond d'un parc comme dans une prison ou une province ?

Elle allait alors avoir vingt-quatre ans. En si peu d'années elle avait moralement vieilli de dix ans, mais son beau visage ovale aux yeux ardents avivés par la noirceur luisante de ses cheveux, était demeuré le même, d'une pureté de vierge byzantine.

Puis, — la vie a de ces réveils, — elle rencontrait le prince Andras ; toutes ses admirations de jeune fille, ses vaillances de patriote, ses poésies d'héroïsme, s'enflammaient à nouveau ; son cœur, qu'elle croyait mort, battait joyeusement comme il n'avait jamais battu, au son de voix, au sourire de cet homme vraiment loyal, fort et doux qui était bien (elle le devinait, la malheureuse !) l'être pour lequel elle était créée, et l'idéal de son rêve de femme !

Elle l'aimait silencieusement, mais d'une passion profonde et pour toujours. Elle l'aimait, sans se dire qu'elle n'avait plus le droit d'aimer. Elle n'avait jamais eu, lui semblait-il maintenant, qu'un nom au cœur et sur les lèvres : *Zilah* !

Et voilà que cet homme, ce héros, — son héros, lui demandait sa main, lui disait : — Je vous aime ! Andras l'aimait !

Avec quelles tortures lancinantes, quels déchirements atroces, elle s'était posé la question redoutable : " Ai-je le droit de mentir ? Aurai-je le courage d'avouer mon amour avec Menko ? Quoi ! elle tenait à portée de sa main le bonheur le plus complet qu'une femme pût espérer, le rêve de toute sa vie, et parce qu'un misérable l'avait engagée à lui donner son cœur en la trompant, parce qu'il y avait dans son passé des heures enfuies, dont elle ne se souvenait que pour les maudire, — pis que cela, encore une fois, dont elle ne se souvenait même pas, — des heures effacées, des heures qui lui paraissaient maintenant n'avoir jamais sonné, il lui fallait se déchirer elle-même, se broyer le cœur, payer, elle, la victime, pour le lâche qui avait menti ?

Est-ce que c'était juste ? Est-ce que cela était humain ? Est-ce qu'elle était à jamais scellée dans ce passé comme une morte dans son tombeau ? Comment ! elle n'avait plus le droit de vivre ?

C'est qu'elle l'adorait, cet Andras ! Ah ! comme elle eût, avec une joie de folle, donné sa vie pour lui ! Et il l'aimait aussi ! Et comme il l'aimait !

— Jusqu'alors il n'avait jamais éprouvé ce rajouissement d'âme.

Il se sentait évidemment isolé, avec ses vieilles idées chevaleresques, dans un monde voué au culte des choses basses, des succès tangibles, des réalités profitables. Il se faisait à lui-même l'effet d'un anachronisme vivant au milieu d'une société qui n'ajoutait foi qu'aux brutalités triomphantes et marchait, écrasant de son poids de fer les visions, les

espoirs, les enthousiasmes des attardés. Il se rappelait encore ces crépuscules des soirs de bataille où, dans les bois rougis par le soleil couchant, son père et Varhély lui disaient : " Restons les derniers, et partageons la retraite ! " Et il lui semblait encore la retraite des vertus méconnues et les généreuses ardeurs.

Est-ce qu'il aimerait encore ? Est-ce qu'on l'aimerait ? Est-ce qu'il pourrait encore être heureux ?

Et ces mêmes idées, cette même foi, ce même goût du rêve et de tout ce qu'il y a de généreux et d'ardent au monde, tout à la fois il le retrouvait dans l'âme, le regard, le cœur, l'amour de Marsa !

Elle était pour lui toute une existence recommencée et heureuse. Oui, se disait-il, elle le rendrait heureux ; elle le comprendrait, l'aiderait, l'entourerait du plus profond amour qu'un homme pût souhaiter.

Et elle aussi, quand elle songeait à lui, se sentait portée à toutes les abnégations, à tous les sacrifices. Qui sait ? Il y aurait peut-être une heure où il faudrait combattre encore. Alors elle suivrait, placerait sa poitrine entre lui et les balles. Mourir en le sauvant, quelle ivresse ! Mais non, non, vivre en l'aimant, en lui donnant toutes les joies profondes et vraies. C'était là le devoir maintenant. Et cette tâche que rêvait Marsa avec des appétits de sacrifice il y fallait renoncer parce qu'un homme qu'elle méprisait la méprisait ? Allons donc !... Et pourtant ! Pourtant l'honnêteté stricte répétait à Marsa qu'il fallait dire :

Non ! au prince. Il fallait rejeter Zilah à son isolement et à ses tristesses. Elle n'avait pas le droit d'être aimée de lui.

Mais si elle renonçait à Andras, le prince — Yanski Varhély Pavait dit, — en mourrait ? C'étaient deux êtres à la fois, Andras et elle, qu'elle tuait là d'un seul mot. Elle ! Elle ne comptait pas ! Mais lui ! Et cependant il fallait parler. Et pourquoi parler ? Est-ce que vraiment d'ailleurs elle avait aimé quelqu'un ? Qui cela ?

Celui qu'elle aimait, adorait, de toute son énergie, de toutes les fibres de son être, c'était Andras ! Ah ! l'aimer ! celui-là, l'aimer de toutes les forces de son être ! Se faire ensuite, un jour, pardonner de n'avoir rien dit par le dévouement le plus absolu qu'un homme au monde eût jamais rencontré, voilà quels étaient maintenant la pensée et l'espoir de Marsa. Et roulant éternellement ces mêmes pensées pleines d'angoisses, repoussant toujours au lendemain le souci de prendre une décision, de tout avouer au prince, de lui broyer le cœur en brisant sa propre vie, la Tzigane s'était laissée lentement — les jours passaient si vite ! — amener là, à ce jour inévitable, à cette fête de fiançailles comme au bord d'un précipice.

Et voilà que, justement, le soir de cette journée même, Menko revenait, il se dressait, ce Michel Menko, devant elle, non pas suppliant, non pas tremblant, mais menaçant, mais lui proposant, osant lui proposer, à elle, ce marché encore plus infâme que toutes les vilénies d'autrefois.

Ce rêve traversé de musiques heureuses, de *czardas* évoquant la voix même du pays, cette féerie du bateau berçant ses fiançailles, aboutissait à cette réalité : — Menko disant : Tu as été à moi, tu seras à moi encore ou tu es perdue !

Perdue ! Et comment ?

Avec une résolution froide, Marza Laszlo se posait cette question, redoutable comme une question de vie ou de mort :

— Voyons, que ferait le prince si, moi sa femme il apprenait la vérité ?

— Ce qu'il ferait ? Il me tuerait, se disait la Tzigane. Oui, il me tuerait. Tant mieux.

C'était comme un marché qu'elle se proposait à elle-même et que son amour éperdu dictait à sa droiture :

—Être à lui, et payer de ma vie cette minute de joie !

—Si je parlais, il me fuirait, disparaîtrait, et je l'aime. Eh bien ! ce qui me reste d'existence, je le sacrifie pour avoir vécu, ivre en plein rêve, durant un éclair !

Et elle en venait à se dire qu'elle avait le droit de donner ainsi sa vie pour son amour. Oui, être à Andras, sentir ce cœur de héros battre sur sa poitrine, ces lèvres dont jadis, quand il passait au galop, enfant succédant à son père mort, des milliers d'hommes attendaient le signal de victoire frémir sur ses lèvres juvéniles, et mourir ensuite, mourir en lui disant : "J'étais indigne de toi, mais je t'aimais. Tiens, frappe."

Où plutôt ne rien dire,—être aimée, se verser de l'opium ou de la digitale, et s'endormir, s'endormir avec cette vision devant la pensée, cette suprême joie, cette ivresse dernière : "J'ai été à lui, et il m'aime, il m'a aimé !..."

Quelle puissance au monde l'empêcherait de réaliser son rêve ? Elle donnait pour cela tout ce qui lui restait de jeunesse et de beauté. Ressemblait-elle à ce Michel en mentant ainsi ? Non, puisque, victime de son amour, elle se sacrifiait tout aussitôt, sans hésitation, avec joie, à l'honneur de son mari !

—Oui, ma vie à moi contre son amour à lui ! Je serai sa femme et je mourrai ! Voilà !

Elle ne disait pas qu'en sacrifiant sa vie, elle condamnait Zilah à mort. Ou plutôt, avec ces subterfuges dont l'être humain se paye lui-même elle se disait :

—Il se consolera de ma mort s'il apprend jamais qui j'étais...

Mais pourquoi l'apprendrait-il ?... Elle saurait disparaître sans bruit, comme si un hasard mauvais avait pris sa vie.

La résolution de Marsa s'arrêtait à cette pensée. Elle contractait une dette, elle la payait de son sang. C'était bien. Maintenant, peu lui importait Michel. Que ce misérable fit ce qu'il voudrait. L'espèce de supplication pleine de menaces du jeune homme : *A minuit... demain...* lui revenait, mais la laissait indifférente. Le rictus dur de sa lèvre semblait braver silencieusement Michel Menko.

Manifestation différente de sa double nature : dans l'exaltation de Marsa ivre de l'amour d'Andras voulant devenir sa femme, le sang de la Tzigane, sa mère, parlait ; le prince Tchéréteff, le russe, revivait, au contraire, dans cette bravade muette et froide.

Elle se coucha, fiévreuse encore, la tête pleine de ces combats, et ne s'endormait qu'au matin, brisée, pour s'éveiller calmée, alanguie, mais presque heureuse, comme si la résolution prise lui eût rafraîchi les veines.

Elle passa toute la journée qui suivit dans le jardin, se demandant parfois si l'apparition de Menko et son *demain* n'étaient pas une vision, un des cauchemars de cette nuit.

Demain ?... C'était aujourd'hui.

Si pourtant Michel Menko venait la nuit prochaine ? S'il osait ?... Un scandale, en effet, pouvait servir les plans du comte. Mais non, il ne songeait même pas au scandale. Ce qui était plus affreux, il n'espérait que de l'amour, l'amour de Marsa, voulant revivre une heure.

—Oui, oui, il viendra !... il est capable de venir !

Elle le méprisait assez pour croire, en effet, qu'il oserait, cette fois, tenir parole.

Entendue dans son *rocking-chair*, sous un chêne au tronc puissant, enserré de lierre, elle lisait ou songeait, laissant aller son corps au mouvement de la berceuse. Une ceinture russe, ruban d'argent tissé à boutons niellés, serait autour de sa taille une longue robe blanche de mousseline de l'Inde, garnie de valenciennes, avivée d'une mince cravate

rouge pareille à un filet sanglant sur la blancheur de son cou. Une trouée de soleil intense, traversant la voûte des sapins et des chênes, envoyait sur la robe blanche et la joue brune de la Tzigane comme de larges gouttes de lumière qui pleuvaient autour d'elle par plaques sur le sable d'un jaune rose de l'allée. Dans ce grand silence du jardin, coupé parfois par le sourd et lent murmure des arbres, elle se laissait baigner par l'atmosphère chaude, attiédie par les arbres, et bercée par cette mélodie lointaine des feuilles froissées qui lui rappelait la mer.

Maintenant,—et peu à peu,—elle oubliait tout à fait Michel, ne pensait qu'à la journée heureuse, au bateau suivant la Seine, aux saules gris, comme poudrés d'argent, de la rive ; à cette eau criblée de paillettes claires ; à ces braves gens du chaland qui lui criaient de loin : "Soyez heureuse ! heureuse ! heureuse !" à ces petits qui lui envoyaient, en riant, des baisers...

Un alanguissement doux enveloppait ce grand jardin criblé des rayons, où la double chaleur montait de la terre comme une haleine et tombait du ciel comme un incendie. Les gazons, les ifs taillés, les fleurs des massifs, les yucas aux feuilles métalliques s'enveloppaient de soleil, de ce soleil ardent qui semblait illuminer intérieurement les feuilles, toutes vibrantes de clarté, et donnait aux murs blancs de la villa, aperçus à travers les arbres, une aveuglante crudité de ton. Et dans le sourd murmure de cette campagne, sous cette voûte verte traversée de gouttelettes lumineuses qui étaient des insectes se poursuivant sous le soleil, des papillons blancs ou couleur de feu, de fils de la Vierge flottant dans l'air chaud. Marsa doucement s'endormait presque dans la volupté profonde de l'oubli, dans un calme heureux, dans cette sorte d'ancêtrement, de *nirvanâ* que donne l'été, sous les arbres verts.

Elle était loin du monde entier dans ce coin de verdure, avec ces sapins noirs, aux troncs moussus, le bleu de ciel aperçu par morceaux, dans la découpe des arbres, et elle s'abandonnait, comme elle eût glissé sur un lac, aux espoirs, aux rêves et aux bercements de l'enfant, dans la joie de ce beau jour profond.

La journée passa vite.

La baronne Dinati, descendant de calèche en robe de foulard, une ombrelle rouge avivant encore son joli teint de Normande appétissante, et s'étant munie pour la campagne,—simplement pour les montrer,—de petits sabots d'ébène, des sabots de plage en temps de pluie, portant son chiffre en relief, argenté sur le dessus du pied, vint faire visite à Marsa. Rapide visite. Babillage et papotage de Paris. L'article du petit Jacquemin sur le déjeuner nautique du prince Zilah avait fait fureur. Gentil tout plein, ce petit Jacquemin. Marsa le connaissait bien. Non ? Vraiment ? Comment, elle ne connaissait pas Jacquemin, de *l'Actualité* ?... Oh ! mais il fallait l'inviter au lunch du mariage ! Il en parlerait. Il parlait de tout. La princesse l'aimait beaucoup. C'est vrai, Jacquemin faisait la pluie et le beau temps chez elle. Très élégant, Jacquemin, très au courant de l'indébit, même en matière de modes.

—Tenez, c'est lui qui m'a dit qu'on portait de ces sabots-là, décidément. Ils ont failli me faire casser la tête, ces maudits sabots, lorsque je suis montée en voiture. Mais ça m'amuse. C'est nouveau. Ça attire l'attention sur le pied. "Oh ! qu'est-ce que c'est que ça ?" On regarde. Et quand on les a jolis, pas trop grands... Comprenez-vous cela, Marsa, des chiffres aux sabots ?... Ces demoiselles pourraient y mettre leurs adresses !

Elle papillottait, trempait sa gentille petite lèvre rouge, un peu duvetée dans une limonade, grignotait un gâteau, puis, lestement, remontait en voiture presque au moment où le prince Andras faisait arrêter sa voiture devant la grille. La princesse

n'avait que le temps de saluer Zilah du bout des doigts.

Son sourire gai et le geste de sa main voulaient du reste dire au prince :

—Je ne vous prends même pas une minute de votre temps. Vous avez aujourd'hui bien autre chose à faire que de vous occuper de ma petite personne !

Marsa éprouvait une joie profonde à revoir Andras. Elle se sentait si fière de l'entendre lui parler de sa belle voix douce, paternelle et passionnée ; elle se sentait adorée et protégée. Elle s'abandonnait à tant d'espoirs sans limites, elle qui n'avait devant elle peut-être que quelques jours comptés. Elle le regardait avec ses yeux clairs, se sentait heureuse près de lui, cette visite quotidienne d'Andras paraissait même à la jeune fille plus tendre que de coutume.

Il semblait à Marsa que le prince mettait plus d'affection encore et de caresses dans ses paroles, dans le moindre mot qu'il prononçait.

—J'ai eu bien raison de croire à la chimère en ce monde, disait-il, puisque tout ce que j'ai souhaité à vingt ans est réalisé aujourd'hui. Bien souvent, ma chère Marsa, quand je me sentais attristé un peu de cœur et d'âme, je me demandais si ma vie était finie. Non : je vous espérais, voilà tout. Je savais instinctivement qu'il existait une femme exquise, née pour moi, ma femme, en un mot—ma femme, comme c'est charmant, ces mots-là !... et je vous attendais.

Il lui avait pris les mains, la regardait, lui, redoutable avec une douceur infinie.

—Alors si vous ne m'aviez pas trouvée ? dit-elle.

—J'aurais continué à vivre d'ennui. Demandez à Varhély ce que je lui ai confié de ma vie.

Marsa frissonna, essayant pourtant de toujours sourire.

Tout ce que lui avait dit Yanski lui revenait encore à l'esprit. Oui, Zilah avait mis dans l'amour de Marsa le prix même, le prétexte de son existence. Lui arracher cette illusion c'était enlever d'une blessure l'appareil qui, ôté brusquement, la rendait mortelle. Décidément, la résolution prise était la meilleure. Sans rien dire, dans le noir silence d'un suicide qui serait à la fois une délivrance et un châtement, elle disparaîtrait ne laissant à Zilah que le souvenir d'une vision.

Mais alors pourquoi ne pas mourir avant d'avoir menti ? Ah ! pourquoi ? pourquoi ? A cette question éternelle, Marsa se répondait à elle-même par cet amour qu'elle avait payé de sa vie. Donnant, donnant. Un baiser et la mort. En acceptant de commettre un mensonge, elle se condamnait à ce châtement. C'était dit. Toute son énergie névrosée aboutissait à cette résolution prise.

Elle cherchait seulement à donner à cette mort l'apparence d'un accident, d'un hasard sinistre, elle ne savait quoi, ne voulant pas laisser à Andras le double souvenir d'une trahison et d'un crime. Elle verrait, elle trouverait.

Et elle écoutait le prince lui parlant de la journée de la veille, des chers bonheurs du lendemain, de tout ce qui était désormais leur existence commune. Elle l'écoutait comme si son parti de mourir n'était pas pris et comme si Zilah lui promettait là, non pas une minute, mais une éternité de joie.

Le général Vogotzine et Marsa accompagnèrent un moment, jusqu'à la gare, le prince venu à Maisons par le chemin de fer. Les chiens danois de la Tzigane, courant par les allées, revenaient sur un appel de Marsa et bondissaient après les mains d'Andras qui les caressait doucement.

—Ils connaissent déjà le maître, murmurait Vogotzine.

—J'ai vu peu de bêtes aussi douces, fit le prince.

—Aussi douces ? Cela dépend !... dit Marsa.

(A suivre.)

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH !
CADIEUX & DEROME,
 1603 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

LIVRES CANADIENS :

A TRAVERS L'EUROPE, par M. le Juge Routhier, 2e édition ; deux beaux vols. in-8. Chaque vol. se vend séparément \$1.
FORESTIERS ET VOYAGEURS, Mœurs et Légendes Canadiennes, par J. C. Taché ; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
VIE DE MADEMOISELLE MANCE, et Commencements de la Colonie de Montréal, par Adrien Leblond, 1 vol. in-8, 240 pages. Prix 50 cts.
LA FAMILLE ET SES TRADITIONS, par M. A. Brunet ; un beau vol. in-8. Prix 50 cts.
VIE DE MONSIEUR OLIER, fondateur du Séminaire St-Sulpice et de la Colonie de Montréal, par P. A. de Languère ; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
VOYAGE EN TERRE SAINTE, par Mgr de Goesbriand, Evêque de Burlington, Vt. ; un beau vol. in-8 de 190 pages. Prix 30 cts.
NOTES D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE, par F. X. Prieur ; un vol. in-8. Prix 50 cts.
MADAME BARAT, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, par M. A. Brunet ; un vol. in-8. Prix 50 cts.
LES JEUNES CONVERTIES ou Mémoires des Trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow, par un prêtre du Diocèse ; un vol. in-8. Prix 30 cts.
HISTOIRE DE MADAME DUCHESNE, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, en Amérique, par M. A. Brunet ; un vol. in-8. Prix 30 cts.
LEGENDES DU NORD-OUEST, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface ; un vol. in-12. Prix 25 cts.
MONSIEUR PLESSIS, par M. L. O. David ; un vol. in-12. Prix 25 cts.
LA PREMIÈRE CANADIENNE DU NORD-OUEST, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface ; un vol. in-12. Prix 25 cts.
LE HEROS DE CHATEAUGUAY, par M. L. O. David ; un vol. in-12. Prix 25 cts.
CHRISTOPHE COLOMB, par un prêtre du Diocèse ; un vol. in-12. 25 cts.
MONSIEUR TACHÉ, Archevêque de St-Boniface, par M. L. O. David ; un vol. in-12. Prix 25 cts.
VIE ABRÉGÉE de la Vén. Mère Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame ; un vol. in-12. Prix 25 cts.
TROIS LEGENDES, par J. C. Taché, un vol. in-16. Prix 25 cts.

Le BAUME de JEUNESSE E. A. D. MORGAN, B. C. L.

DES DAMES

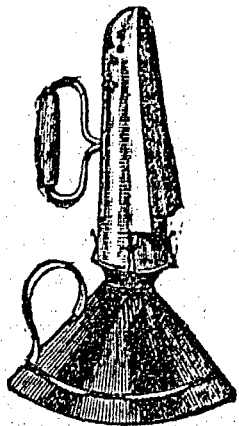
Pour embellir et préserver le Teint.

Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaire. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En vente chez tous les Pharmaciens.

FLACON D'ESSAI SEULEMENT 50c.

NOUVEAU FER A REPASSER.



Ce fer se chauffe sur une lampe ordinaire ou sur un bec de gaz. Rien de plus économique. Chaque Fer à Repasser \$1.50. La Lampe 50c. J. U. FOUCHER, seul prop., 17 & 19 Rue St-Jacques, Montréal.

1er Prix à l'Exposition Provinciale DE 1884.

Brevet du Capit. CHAGNON.

AVOCAT
 Commissaire pour Ontario et Manitoba
 112 RUE ST. FERDINAND
 Boite B. P., 310.

Plumes Teintes en Noir
BRILLANT.

William Snow

FABRICANT DE

PLUMES d'AUTRUCHES

2025 Rue Notre-Dame, Montreal.
 Plumes Frisées, Nettoyées et Teintes en toutes Couleurs.

L. C. de TONNANCOURT
MARCHAND-TAILLEUR

1519 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL
 Vient de recevoir un Assortiment aussi complet que varié de Marchandises Françaises, Anglaises et Ecosaises.
 COUP GARANTIE, ELEGANTE ET PARFAITE.

"L'ART ET LA MODE"
JOURNAL ILLUSTRÉ
 Publié à Paris tous les Samedis.

Cette publication a une grande circulation et convient surtout à la classe aisée.
 Prix de l'Abonnement : \$12 par An.
 Frais de poste non compris.
 S'adresser : RUE HALEVY, No. 8
 En face de l'Opéra, à Paris.



PÂTE CHEVALIER

Pâte de Gomme d'Épinette rouge du Docteur Chevallier.
 Enregistrée à Ottawa et à Washington.
 Supérieure aux Sirops de Gomme d'Épinette.
25 cents la boîte.
LAVIOLETTE & NELSON.
 Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Épinette est de beaucoup supérieure au Sirop ; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portative.
 La boîte 25c. Demandez par la poste.

GOUDRON DE NORVÈGE

De la Pharmacie de Lyon.

Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.

50 cents le flacon.
LAVIOLETTE & NELSON,
 Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infallible contre la Toux ; le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite ; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

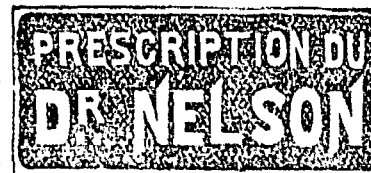
LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens, 1603, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL



GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.
 Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.
 Enregistrée à Ottawa.
PRIX 25 CENTS LA BOITE.
LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

LA POUDRE CORYZINE, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boîte, 25c.



LE REMÈDE INFALLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin, pour enfants d'aucun âge.

PRIX 25 CENTS.
 Enregistrée à Ottawa.
LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

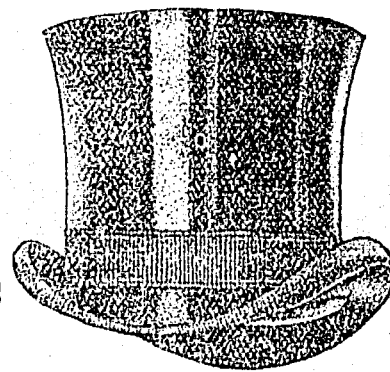
LA PRESCRIPTION DU DR NELSON pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille, 25c.

LORGE & CIE

CHAPELIERS

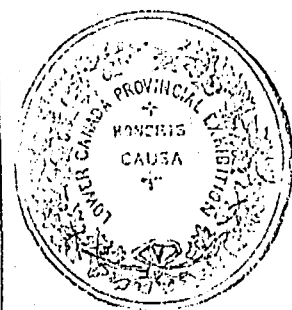
PARISIENS



LORGE & CIE

CHAPELIERS

PARISIENS



—21—
 Rue St-Laurent
 MONTREAL.

A VENDRE.

10,000,000

De Pieds de Bois de Sciage
 De toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

Lattes, Bardeaux, sciés et fendus, Bois de Charpente, en Pin et en Épinette.

A. HURTEAU & FRERE,
 Coin des Rues Dorchester & Sanguinet,
 MONTREAL.

30 DAYS TRIAL



DR. DYE'S
 ELECTRO-VOLTAIC BELT and other ELECTRIC APPLIANCES are sent on 30 Days' Trial TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, who are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE, resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address
VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.

Typographie de Nar. Piché, 44 rue St-Louis.